

## Toncal, noncal, Imparfait et négation

Christian SURCOUF

École de français langue étrangère, Université de Lausanne, Suisse

[christian.surcouf@unil.ch](mailto:christian.surcouf@unil.ch)

article paru dans :

*De la grammaire à l'inconscient : dans les traces de Damourette et Pichon*, ARRIVÉ Michel, et al. (Eds), Limoges, Lambert Lucas, 91-100.

[http://www.lambert-lucas.com/epages/185641.sf/fr\\_FR/?ObjectPath=/Shops/185641/Products/978-2-35935-022-7](http://www.lambert-lucas.com/epages/185641.sf/fr_FR/?ObjectPath=/Shops/185641/Products/978-2-35935-022-7)

### 1. L'« EFFET NÉGATIF » DE L'IMPARFAIT

Comme le remarque WILMET (1997, 384) l'Imparfait<sup>1</sup> « se prête à un florilège d'exploitations ». Ainsi relève-t-il les usages *duratif, itératif, onirique, narratif, de rupture, d'atténuation, de politesse, de concordance, hypocoristique, préludique, forain, de réalisation dramatique antidatée et potentiel* (WILMET 1997, 384). En se basant sur plusieurs grammaires, LABEAU (2002, 158-159) en recense quant à elle dix-neuf types, parmi lesquels ne figure pourtant pas l'usage suivant extrait du film *Préparez vos mouchoirs* de BLIER (nous soulignons) :

- [1] a. Raoul : Et elle, elle se met là, avec son tricot et elle tricote en regardant les flammes  
b. Stéphane : Et toi, qu'est-ce que tu fais ?  
c. R : Je la regarde, je regarde le feu, je la regarde encore et elle me sourit par-dessus son tricot  
d. S : T'as du bol !  
e. R : *J'avais du bol*, mais maintenant tout se dégingue, elle tricote toujours mais elle sourit plus !

BLIER Bertrand (1978, 14'50'')

En *e*, Raoul recourt à l'Imparfait pour *nier* l'assertion au Présent de *d*. La reformulation suivante de *e* : « Non je n'ai plus de bol » met en évidence l'effet de sens négatif (voir SURCOUF à paraître). En dépit de sa relative fréquence dans la conversation courante, cet usage ne semble guère avoir retenu l'attention des linguistes, et n'a, à notre connaissance, jamais reçu de dénomination<sup>2</sup>. Dans leur ouvrage sur *Les temps de l'indicatif en français*, BARCELÓ & BRES (2006, 45-78) n'y font aucune allusion malgré trente-quatre pages dédiées à l'Imparfait. Dans son examen du « système des oppositions des valeurs », *La grammaire d'aujourd'hui* (ARRIVÉ, GADET & GALMICHE 1986, 478) rapproche bien Présent et Imparfait mais ne mentionne pas cet usage, même s'il transparait dans l'exemple : « *autrefois je fumais. Maintenant je mâche du chewing-gum* ».

Cet « effet négatif » n'est pas pour autant passé inaperçu<sup>3</sup>. LE GUERN (LE GUERN & RÉMI-GUIRAUD 1986, 27) remarque ainsi que « l'imparfait indique en même temps que la proposition est présentée comme ayant été vraie à un moment donné du passé, et que sa vérité est niée pour le moment où se situe l'énonciation ». Commentant l'énoncé « Il portait la barbe », LE GUERN (1986, 27) poursuit : « l'emploi de l'imparfait implique – à moins que le contraire ne soit très explicitement précisé – que "il" ne porte plus la barbe au moment où se fait l'énonciation » (voir également ALLAN 2001, 355 (pour l'anglais) ; COMBETTES 1988, 31 ; COMRIE 1985, 41-42 (pour l'anglais également) ; GOSSELIN 2005, 163 ; MARTIN 1987, 132 ; TOURATIER 1996, 120-121 ; 1998, 25 ; WILMET 1996, 24 ; 1997, 387). Si d'un point de vue descriptif certains linguistes reconnaissent effectivement cette caractéristique à l'Imparfait, se pose toutefois la question de savoir pourquoi « par défaut – en l'absence

<sup>1</sup> Le temps sera signalé par une majuscule à l'initiale : Imparfait, Présent, Passé composé, etc.

<sup>2</sup> On parlera d'« effet négatif » (voir SURCOUF 2011).

<sup>3</sup> Voir les brefs développements de BERTHONNEAU & KLEIBER (1994, 75) et GOSSELIN (2005, 163-164).

d'indications contraires – [...] l'imparfait signifie que la situation qu'il dénote n'est plus valide à  $t_0$  » (BERTHONNEAU & KLEIBER 1994, 75)<sup>4</sup>.

Pour répondre à cette question, on s'inspirera *Des mots à la pensée* de D(AMOURETTE) & P(ICHON) (1911-1936) et plus particulièrement de la notion d'*actualité* développée dans le tome V (1911-1936, 174-331).

## 2. LE RÉPARTITOIRE D'ACTUALITÉ CHEZ DAMOURETTE & PICHON

Insatisfaits par le classement traditionnel des temps grammaticaux<sup>5</sup>, D&P (1911-1936, 162 §1701) proposent une division en trois « répartitoires » (voir PORTINE 1992 ; SAUSSURE (L. DE) & STHIOUL 1998 ; WILMET 1996) : la *temporaineté*, l'*énarration* et l'*actualité*.

Le Présent, transversal à tous ces répartitoires, incarne le « tiroir-canon »<sup>6</sup>, c'est-à-dire « celui que l'on emploie quand rien dans le sentiment linguistique ne vous pousse à en employer un autre » (DAMOURETTE & PICHON 1911-1936, 172 §1706). De là, il devient possible de définir les *formes pures*, divergeant du tiroir-canon par un seul caractère :

Les autres tiroirs seront dénommés d'après les caractères qui les distinguent du tiroir-canon. [...] Nous ajouterons l'adjectif *pur* dans le cas où nous aurons affaire à un tiroir différencié par un seul caractère. Par exemple : le savez, c'est le toncal<sup>7</sup> pur ; l'avez-su, c'est l'antérieur pur ; le saurez, c'est le futur pur, etc. (DAMOURETTE & PICHON 1911-1936, 172 §1706)

Afin d'expliquer l'origine possible de l'effet négatif observé en [1] lors du télescopage Présent/Imparfait, notre attention portera sur le répartitoire d'*actualité*, où l'Imparfait (*toncal pur*) s'oppose au Présent (*noncal*) (DAMOURETTE & PICHON 1911-1936, 166 §1703). En dépit de l'absence d'exemple aussi explicite que [1], la section §1736 de D&P (1911-1936, 174) aborde amplement les « rapports du laps toncal avec le laps noncal ». À la différence de D&P, on s'efforcera d'aller au-delà de la simple description en proposant une explication possible de l'émergence de l'effet de sens identifié. Rappelons tout d'abord une différence fondamentale au sein du répartitoire d'*actualité*. Les phénomènes s'y envisagent :

Soit en synchronie et en coréalité avec le moi-ici-maintenant, ce qui constitue le centre actuel de l'actualité noncale, exprimé par le savez ; soit en dehors de cette synchronie et de cette coréalité, ce qui constitue le centre actuel de l'actualité toncale, exprimé par le saviez. Il n'y a donc qu'une seule ère noncale, celle dont l'origine est le moi-ici-maintenant, mais une infinité d'ères toncales possibles.

(DAMOURETTE & PICHON 1911-1936, 246 §1749)

La vignette suivante de GELUCK (2003, 5) synthétise admirablement la définition *par la négative* à laquelle recourent implicitement D&P dans la caractérisation du toncal par rapport au noncal :



Figure 1 – L'ici et l'ailleurs... (GELUCK 2003, *Et vous, chat va ?*, p. 5)

<sup>4</sup> Cette affirmation semble aller à l'encontre de certaines conceptions, comme celle de CAUDAL, VETTERS & ROUSSARIE (2003, 66) : « un énoncé imparfait "standard" décrit une situation qui peut déborder sur le présent » (cf. également BARCELÓ & BRES 2006, 47). Contentons-nous de signaler – sans pouvoir le démontrer ici – que ces points de vue sont conciliables.

<sup>5</sup> « Une conception gratuite qui ne convient pas aux faits français » (D&P 1911-1936, 162 § 1701).

<sup>6</sup> Chez D&P, le temps grammatical est appelé *tiroir verbal*, il est désigné par la conjugaison de *savoir* à la 2<sup>e</sup> personne du pluriel. Le *savez* renvoie au Présent, le *saviez* à l'Imparfait, etc. (D&P 1911-1930, 12 § 807).

<sup>7</sup> *Noncal* et *toncal* proviennent respectivement du latin *nunc* 'maintenant' et *tunc* 'alors'.

L'ère noncale (assimilable à l'*ici* : « Ici, ce n'est qu'ici ») s'impose toujours comme repérage spatiotemporel par défaut à partir duquel se définit *par la négative* « une infinité d'ères toncales possibles » (DAMOURETTE & PICHON 1911-1936, 246 §1749) (assimilable à l'*ailleurs* : « Ailleurs, c'est partout *sauf* ici ») (voir les réflexions sur les représentations de l'espace-temps chez TYLER & EVANS 2001, 81). L'effet de sens négatif observé dans l'exemple [1] résulterait à notre avis de cette complémentarité noncal/toncal, et reposerait sur un mécanisme cognitif élémentaire (du type présent/absent, oui/non), dont on pourrait observer la trace en cas de télescopage Présent/Imparfait à l'instar de « t'as/j'avais du bol ». Essayons de mettre en évidence un tel fonctionnement.

### 3. LA SITUATION ÉLÉMENTAIRE D'INTERACTION VERBALE

---

DESTUTT DE TRACY (1817/1970, 186) signale avec justesse que « dans la durée comme dans l'espace, on ne peut déterminer un point que par ses relations avec un point connu : il faut donc attacher l'idée de présent à une époque connue, pour distribuer autour d'elle le passé et l'avenir ». En nous limitant au passé, se posent alors deux questions fondamentales :

- [2] Quelle est cette « époque connue » ?
- [3] Comment le passé s'articule-t-il par rapport au présent ?

Si « le langage est naturellement centré sur le moi-ici-maintenant<sup>8</sup> » (DAMOURETTE & PICHON 1911-1936, 12 §1604) et qu'il « suppose toujours deux termes psychiques, indispensables à sa production et inséparables l'un de l'autre ; [...] le locuteur ; [...] l'allocutaire » (1911-1927, 70 §50), alors la configuration de base de la communication<sup>9</sup> se caractérise par la *présence simultanée et nécessaire de deux interlocuteurs*. On la nommera *situation élémentaire d'interaction verbale*. Elle implique toujours la rencontre de deux « nynégocentrismes » et se fonde donc sur l'articulation d'une double triade : moi/toi-ici-maintenant. Aussi complexe soit-il, tout le fonctionnement langagier de l'adulte – et à fortiori la déixis – s'échafaude sur cette configuration par défaut mise en place dès les premiers temps de l'acquisition<sup>10</sup>. Les deux interlocuteurs y partagent leur conscience du présent (l'« époque connue » de la question [2]) (voir les recherches sur le 'présent psychologique' chez EVANS & GREEN 2006, 75-78 ; FRAISSE 1957/1967 ; PÖPPEL 2004), et fondent le *socle spatiotemporel partagé*, qui constituera le repérage objectif<sup>11</sup> incontournable de tout énoncé (voir également BENVENISTE 1974, 74). Sur cette assise repose l'ère noncale (DAMOURETTE & PICHON 1911-1936, 246 §1749). La question [3] se trouve au cœur de notre argumentation et concerne la façon dont les interlocuteurs peuvent « s'évader de ce centrage [celui de l'ère noncale], pour se référer à un autre centre » (DAMOURETTE & PICHON 1911-1936, 12 §1604), c'est-à-dire à une ère toncale. Sans le développer D&P (1911-1936, 256 §1756) font allusion à un fonctionnement par la négative : « Est toncale toute sphère d'actualité qui n'est pas noncale », ou plus explicitement encore :

Cette abondance de possibilités toncales ne détruit [...] nullement l'unité du taxième d'actualité toncale, unité qui, *pour être en quelque sorte négative*, n'en est pas moins frappante. La position de moindre effort de l'esprit est de tout centrer autour du moi-ici-maintenant. Renoncer à ce centrage pour en adopter un autre, quel qu'il soit, c'est passer du noncal au toncal. (nous soulignons)

(DAMOURETTE & PICHON 1911-1936, 246 §1749)

On ira plus loin que D&P en postulant l'existence à part entière d'un fonctionnement par la négative, dans les mécanismes de base de la déixis.

### 4. LES DEUX PRINCIPES DU TRAITEMENT COGNITIF DE LA DÉIXIS

---

En amont de son expression linguistique, la conceptualisation par l'être humain de la personne, de l'espace et du temps reposerait sur un patron *cognitif* élémentaire, alliant deux principes de base : (i) *définition par la négative* et (ii) *récurtivité*. Détaillons-en le mécanisme cognitif possible :

---

<sup>8</sup> Ce que les auteurs (1911-1936 12 §1604) appellent « le nynégocentrisme naturel du langage ».

<sup>9</sup> C'est aussi la plus courante, et la seule à partir de laquelle le bébé peut apprendre la langue.

<sup>10</sup> Encodage et décodage ont alors lieu simultanément.

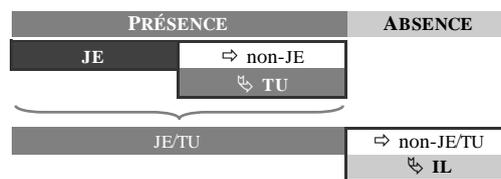
<sup>11</sup> *Objectif* dans le sens où il est toujours partagé et ne relève pas du sujet ; la conscience du présent étant universelle.

- 1° L'existence d'un élément A engendre la naissance d'un ensemble de deux éléments {A,B}, où A – hiérarchiquement premier – s'impose comme essentiel à l'existence même de l'ensemble. Au sein de {A,B}, B se définit par la négative :  $B = \{\text{non } A\}$ .
- 2° Le principe récursif reproduit la première étape à un degré supérieur de complexité. Cette fois, c'est l'ensemble {A,B} qui constitue le premier élément d'un ensemble {{A,B},C} et s'impose comme essentiel à l'existence même de ce nouvel ensemble. Au sein de {{A,B},C}, C se définit par la négative :  $C = \{\text{non } \{A,B\}\}$ .

Dans le cas de la personne<sup>12</sup>, on obtiendrait :

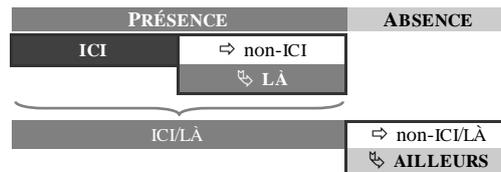
- 1° La présence d'un JE construit un ensemble d'interlocution {JE,TU}, où TU – défini par la négative {non-JE} – ne doit son existence qu'à celle de JE ;
- 2° L'élément {JE,TU} permet la construction de l'ensemble {{JE,TU},IL}, où IL se définit comme *non* {JE,TU}.

L'étape 1 s'inscrit dans un processus de perception de la présence, la 2 de l'absence, soit :



**Figure 2 – Schématisation du traitement de la personne**

Le traitement cognitif élémentaire de l'espace reposerait sur un même fonctionnement :



**Figure 3 – Schématisation du traitement de l'espace**

Enfin, pour le traitement du temps, rappelons avec MERLEAU-PONTY (1945, 473) qu'il est impossible de « construire l'avenir avec des contenus de conscience : aucun contenu effectif ne peut passer, même au prix d'une équivoque, pour un témoignage sur l'avenir, puisque l'avenir n'a pas même été et ne peut comme le passé mettre en nous sa marque ». Dès lors apparaît ici une différence fondamentale (voir également BENVENISTE 1974, 76) :

En ce qui concerne l'avenir [...]: en tant qu'il n'est pas la suite naturelle de l'évolution présentement en train, l'avenir ne peut être que conçu intellectuellement, abstraitement. (DAMOURETTE & PICHON 1911-1936, 169 §1704)

Le passé et l'avenir, au point de vue psychologique, ne sont nullement symétriques. Le passé a eu une vie. Il a laissé des traces. On peut par le souvenir se reporter à lui et en retrouver en quelque sorte la durée actuelle. Dans l'avenir, au contraire, un pareil transport n'est possible que par l'imagination. (DAMOURETTE & PICHON 1911-1936, 206 §1729)

En leur essence, passé et présent relèvent donc de l'expérience (inscrite dans le temps, ( $\in t$ )) impliquant mémoire et perception. La non-expérience ( $\notin t$ ) est quant à elle le fruit d'une construction intellectuelle. On obtiendrait la schématisation suivante :

<sup>12</sup> Il s'agit là d'un fonctionnement *cognitif* de base susceptible de s'exprimer linguistiquement de façon différente selon les langues. Cette conception, qui présente des ressemblances avec le fonctionnement universel décrit par LEVINSON (2004, 112), suit en partie la proposition de BENVENISTE (1966) à propos de laquelle PORTINE (1996, 8) – en la comparant à celle de D&P – déclare : « La tripartition chez Benveniste n'est qu'apparente, il s'agit en fait d'une double bipartition. [...] on n'a pas "(je/tu/il)", mais "(je/tu)/il)" : "il" ne s'oppose pas à *je* et à *tu* mais à la corrélation de subjectivité "*je/tu*" ».

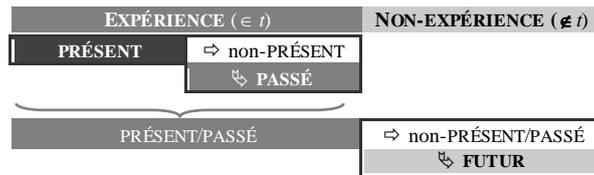


Figure 4 – Schématisation du traitement du temps

Cette schématisation rejoint en partie les propositions de DAMOURETTE & PICHON, où le présent figure l'ère noncale, et le passé (i.e. le *non-présent* au sein de l'expérience) l'ère toncale :

La position naturelle et fondamentale de l'esprit, c'est de centrer le monde des phénomènes sur le locuteur se concevant lui-même dans l'instant présent : le « moi-ici-maintenant ». Ce mode d'apercevement des phénomènes constitue l'actualité noncale. Toutes les fois, au contraire, que l'esprit fait l'effort de se reporter dans un monde phénoménal autrement centré, on est dans une actualité toncale. (DAMOURETTE & PICHON 1911-1936, 177 §1709)

Se pose maintenant la question de savoir comment procéderait un locuteur, disposant d'une telle conceptualisation du temps, pour produire un énoncé encodant une information temporelle.

## 5. DE L'INTENTION COMMUNICATIVE À LA PRODUCTION DE L'ÉNONCÉ

Imaginons la situation suivante : Max constate que Léa dort. Quelle procédure va-t-il suivre pour communiquer en direct cette information ? En nous inspirant de LEVELT (1995, 17), KLEIN (1994, 12) et RONDAL (2003, 20), schématisons les étapes possibles de la production de l'énoncé « Léa dort », qui servirait cette fin.

- [4] a. Max choisit les mots adaptés à la réalité qu'il veut décrire ⇒ <Léa>, <dormir>  
 b. Il les agence pour construire un contenu propositionnel<sup>13</sup> ⇒ <Léa/dormir>  
 c. Il construit la phrase ⇒ 'Léa dort'  
 d. Il articule l'énoncé ⇒ « Léa dort »

En soi, le contenu propositionnel en b ne comporte aucune information temporelle (KLEIN 1994, 36). En nous confinant à l'*expérience* de la figure 4, Max dispose de deux possibilités<sup>14</sup> en situation élémentaire d'interaction verbale :

- [5] Il effectue le repérage spatiotemporel de façon :  
 a. **positive**, i.e. directement par rapport au *moi/toi-ici-maintenant* de l'ère noncale  
 b. **négative**, i.e. indirectement par rapport au *non-(moi/toi-ici-maintenant)* de l'ère toncale

Dans le cas de figure a, il se base *directement* sur le socle spatiotemporel partagé – caractéristique de l'ère noncale – pour indiquer à l'allocutaire que le contenu propositionnel <Léa/dormir> est *propre* à décrire une réalité contemporaine du moment d'énonciation (repérage positif). Max recourt alors au Présent : « Léa dort ». Aucun autre tiroir n'est envisageable.

Quel que soit l'ancrage temporel de la situation dont il désire parler, le locuteur est toujours contraint d'exprimer le type d'adéquation du contenu propositionnel ([4] b) par rapport au moi/toi-ici-maintenant. S'il veut évoquer une situation passée, il devra indiquer que le contenu propositionnel *n'est pas* propre à décrire une situation contemporaine du moment d'énonciation. En vertu du fonctionnement cognitif de base proposé dans la figure 4, au sein de l'expérience, l'Imparfait « Léa dormait » véhiculerait deux informations au sujet du contenu propositionnel <Léa/dormir> :

- [6] i. il n'est pas propre à décrire une situation contemporaine du moment d'énonciation  
 ii. il est propre à décrire une situation passée, c'est-à-dire relevant de l'expérience

S'expliquerait ainsi pourquoi en [1] e, conformément à [6] i, « J'avais du bol ! » s'interprète immédiatement comme venant contredire l'assertion de Stéphane : « T'as du bol ! ». En somme, en

<sup>13</sup> Dans le sens de CREISSELS (2006, 12) : « Un contenu propositionnel [...] est la représentation d'un état possible du monde [...] au moyen des lexèmes d'une langue. [...] Les phrases déclaratives affirment l'adéquation [...] ou l'inadéquation [...] d'un contenu propositionnel à la description d'une situation de référence ».

<sup>14</sup> Il en existe une troisième – correspondant à un repérage ni *i* ni *ii* – qu'on ne traitera pas ici faute de place.

s'opposant au *noncal*, le *toncal pur* serait à l'origine d'un effet négatif, susceptible de se manifester dans les situations de télescopage Imparfait/Présent.

## 6. CONCLUSION

---

De nombreux points n'ont pu être abordés dans le cadre restreint de cet article. Il resterait notamment à montrer en quoi l'Imparfait s'avère plus propice à produire un effet négatif que le Passé composé, lui aussi souvent considéré comme tiroir du passé. Avançons au moins un argument. L'Imparfait permet d'invalidier les présupposés existentiels (pour cette notion, voir MARTIN 1976, 48), alors que le Passé composé ne semble pas y parvenir. Par exemple, un contenu propositionnel tel que <Li/connaitre Kim> suppose :

- [7] i. L'existence de Li
- ii. L'existence de Kim
- iii. La connaissance de Kim par Li

Lorsque les trois conditions sont respectées au moment d'énonciation, le locuteur utilise le Présent. Le recours à l'Imparfait « Li *connaissait* Kim » face à « Li *connait* Kim » produit un effet négatif en invalidant [7] i et/ou [7] ii et/ou [7] iii, signifiant ainsi que ou Li est mort<sup>15</sup> et/ou Kim est morte et/ou Li ne connaît plus Kim. Le Passé composé « Li *a connu* Kim » s'avère inapte à produire un effet similaire. Il en serait de même pour d'autres énoncés tels que « Li *chantait* bien » face à « Li *a bien chanté* », etc.

Récapitulons. L'effet négatif analysé dans cet article résulterait d'un mécanisme cognitif élémentaire basé sur un principe de définition par la négative du passé au sein de l'expérience. La trace d'un tel fonctionnement ne serait directement perceptible qu'en cas de télescopage Présent/Imparfait. En découlerait la possibilité de rejeter l'ensemble des conditions et présupposés imposés par le sémantisme même du contenu propositionnel. Un tel fonctionnement, s'il est cognitif, devrait se retrouver dans d'autres langues à tiroirs verbaux. À ce jour, nous avons collecté des exemples analogues en anglais, allemand, espagnol et italien. Toutefois, comme le déclaraient D&P (1911-1936, 234 §1740) « il faut que jamais nous n'oublions que nos analyses sont artificielles »...

### Références

- ALLAN, KEITH (2001), *Natural Language Semantics*, Oxford, Blackwell, 529 p.
- ARRIVÉ, MICHEL, GADET, FRANÇOISE & GALMICHE, MICHEL (1986), *La grammaire d'aujourd'hui : guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion, 720 p.
- BARCELÓ, GÉRARD JOAN & BRES, JACQUES (2006), *Les temps de l'indicatif en français*, Paris, Ophrys, 208 p.
- BENVENISTE, ÉMILE (1966), *Problèmes de linguistique générale, 1*, Paris, Gallimard, 356 p.
- BENVENISTE, ÉMILE (1974), *Problèmes de linguistique générale, 2*, Paris, Gallimard, 288 p.
- BERTHONNEAU, ANNE-MARIE & KLEIBER, GEORGES (1994), Imparfait de politesse : rupture ou cohésion ?, *Travaux de linguistique 29 - La cohérence textuelle. Cohésion et rupture*, 59-92.
- CAUDAL, PATRICK, VETTERS, CARL & ROUSSARIE, LAURENT (2003), L'imparfait, un temps inconséquent, *Langue Française 138*, 61-74.
- COMBETTES, BERNARD (1988), *Pour une grammaire textuelle. La progression thématique*, Bruxelles/Paris, De-Boeck/Duculot, 139 p.
- COMRIE, BERNARD (1985), *Tense*, Cambridge, Cambridge University Press, 139 p.
- CREISSELS, DENIS (2006), *Syntaxe générale. Une introduction typologique 1. Catégories et constructions*, Paris, Lavoisier, 412 p.
- DAMOURETTE, JACQUES & PICHON, ÉDOUARD (1911-1927), *Des Mots à la Pensée, Tome I*, Paris, D'Artrey, 674 p.

---

<sup>15</sup> C'est en ce sens qu'Anne PHILIPPE (1982, 91) écrit dans son roman *Le temps d'un soupir* : « Imparfait : verbe de la mort ».

- DAMOURETTE, JACQUES & PICHON, ÉDOUARD (1911-1930), *Des Mots à la Pensée, Tome III*, Paris, D'Artrey, 715 p.
- DAMOURETTE, JACQUES & PICHON, ÉDOUARD (1911-1936), *Des Mots à la Pensée, Tome V*, Paris, D'Artrey, 865 p.
- DESTUTT DE TRACY, ANTOINE-LOUIS-CLAUDE (1817/1970), *Éléments d'idéologie II. Grammaire*, Paris, Vrin, 427 p.
- EVANS, VYVYAN & GREEN, MELANIE (2006), *Cognitive Linguistics An Introduction*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 830 p.
- FRAISSE, PAUL (1957/1967), *Psychologie du temps*, Paris, Presses Universitaires de France, 360 p.
- GOSELIN, LAURENT (2005), *Temporalité et modalité*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 254 p.
- KLEIN, WOLFGANG (1994), *Time in language*, London, Routledge, 243 p.
- LABEAU, EMMANUELLE (2002), L'unité de l'imparfait : vues théoriques et perspectives pour les apprenants du français langue étrangère, *Travaux de linguistique - 45*, 157-184.
- LE GUERN, MICHEL & RÉMI-GUIRAUD, SYLVIANNE (1986), *Sur le verbe*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 357 p.
- LEVELT, WILLEM J.M. (1995), The ability to speak: From intentions to spoken words, *European Review. Interdisciplinary Journal of the Academia Europaea* 3, 13-23.
- LEVINSON, STEPHEN C. (2004), Deixis and pragmatics, in *The Handbook of pragmatics*, HORN, LAURENCE R. & WARD, GREGORY (Eds), Oxford, Blackwell, 97-121.
- MARTIN, ROBERT (1976), *Inférence, antonymie et paraphrase*, Paris, Klincksieck, 174 p.
- MARTIN, ROBERT (1987), *Langage et croyance*, Liège/Bruxelles, Mardaga, 189 p.
- MERLEAU-PONTY, MAURICE (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 531 p.
- PÖPPEL, ERNST (2004), Lost in time: a historical frame, elementary processing units and the 3-second window, *Acta Neurobiologiae Experimentalis* 64-3, 295-301.
- PORTINE, HENRI (1992), Remarques sur l'analyse des temps verbaux par J. Damourette et E. Pichon et sur l'étude de la phénoménologie du temps de E. Minkowski : sur le moi-ici-maintenant, in *La deixis*, MOREL, MARY-ANNICK & DANON-BOILEAU, LAURENT (Eds), Paris, Presses universitaires de France, 309-317.
- PORTINE, HENRI (1996), Actualité de Jacques Damourette et Édouard Pichon - Introduction, *Langages* 124 - *Actualité de Jacques Damourette et Édouard Pichon*, 3-16.
- RONDAL, JEAN-ADOLPHE (2003), *L'évaluation du langage*, Sprimont, Mardaga, 223 p.
- SAUSSURE (DE), LOUIS & STHIOUL, BERTRAND (1998), L'approche psychologique : Damourette et Pichon, in *Le temps des événements*, MOESCHLER, JACQUES (Ed.) Paris, Kimé, 67-85.
- SURCOUF, CHRISTIAN (à paraître), L'Imparfait nuit-il gravement à la santé ? Une analyse de l'inférence dans « Qui est-ce ? » « C'était ton fils », *Cahiers Chronos*, xx-xx.
- SURCOUF, CHRISTIAN (2011), Imparfait, *ne...plus* et effet négatif au moment d'énonciation, in *Actes du Colloque : La négation en discours, 3, 4 et 5 avril 2008*, BACHA, JACQUELINE, et al. (Eds), Tunis, Unité de Recherche en Syntaxe, Sémantique et Pragmatique, Faculté des lettres de Sousse, 255-276.
- TOURATIER, CHRISTIAN (1996), *Le système verbal français*, Paris, Armand Colin, 253 p.
- TOURATIER, CHRISTIAN (1998), L'imparfait, temps du passé non marqué, *Cahiers Chronos* 2 - *Regards sur l'aspect*, 21-28.
- TYLER, ANDREA & EVANS, VYVYAN (2001), The relation between experience, conceptual structure and meaning: non-temporal uses of tense and language teaching, in *Applied Cognitive Linguistics I: Theory and Language Acquisition*, PUETZ, MARTIN, et al. (Eds), Berlin, Mouton de Gruyter, 63-108.
- WILMET, MARC (1996), L'E.G.L.F. : une grammaire à tiroirs, *Langages* 124 - *Actualité de Jacques Damourette et Édouard Pichon*, 17-34.
- WILMET, MARC (1997), *Grammaire critique du français*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 670 p.

Autres références

BLIER, BERTRAND (1978), *Préparez vos mouchoirs*, France.

GELUCK, PHILIPPE (2003), *Et vous, chat va ?*, Paris, Casterman.

PHILIPPE, ANNE (1982), *Le temps d'un soupir*, Caen, Laurence Olivier Four.